

Avec ce numéro 10 de notre revue, après le numéro 9, numéro spécial consacré à l'édition des Poésies complètes de Claude Vigée, *Jusqu'à l'aube future* (Poèmes 1950-2015), nous revenons à la composition habituelle de *Peut-être*. Toutefois, après la publication des Poèmes alsaciens dans le Cahier de *Peut-être* n° 5 (septembre 2018), nous parachevons entre ces pages la publication de l'œuvre poétique avec les Poèmes de jeunesse, *Perve-Neige* (1936-1940), et le dernier poème, à cette date, écrit par Claude Vigée, « Pourquoi faut-il ? » (novembre 2017). Tout est désormais disponible et le demeurera.

Pour ouvrir cette nouvelle livraison, nous proposons à la relecture l'avant-propos à l'anthologie des poèmes de Claude Vigée, *Aux portes du labyrinthe* (Paris : Flammarion, 1996), « Demain la seule demeure ». Cet élan vers l'avenir, en complet acquiescement au devenir, est caractéristique de la pensée du poète, ce qui est patent dans les titres choisis pour les deux recueils récemment parus. « Alliances et ruptures, fécondations et solitude, je me reconnais seulement dans ce que je fais en vivant. Avec les autres, ou contre eux. Je n'écris jamais par ouï-dire, mais uniquement par joui-dire, si je peux m'exprimer par un jeu de mots. J'écris en m'efforçant d'accomplir en moi l'être humain dans sa vérité pauvre et nue, qui est notre ultime splendeur. »

Dans les poèmes de jeunesse, l'émerveillement se mêle à la tristesse ; le paysage alsacien est peuplé de drames et de féerie ; le poète, déjà, se montre attentif au détail et, de quitter Bischwiller, se sent en exil à Strasbourg.

« Moi je n'ai personne qui m'aime
Ou qui me veuille un peu de bien :
On m'a tout pris, jusqu'à mon petit chien,
Mais je dois être heureux quand même. »

Ce « quand même » fut promis à un long avenir. Il est, je crois, toujours d'actualité.

Parmi les autres contributeurs à ce numéro, Heidi Traendlin nous offre une étude fine du poème qui ouvrait *Le Feu d'une nuit d'hiver*. Martine Blanché, qui a recueilli les contributions d'Helmut Pillau et de Jean-Paul Sorg, rassemble entre ces pages quelques poètes alsaciens, Maxime Alexandre, Georges Zink et Emile Storck, et, s'interrogeant sur le bilinguisme, donne un contexte à l'œuvre de Claude Vigée. Avec Guillaume d'Enfert, nous retrouvons Louise Hervieu.

Nous pouvons lire également proses et poèmes de Bernard Vargaftig, Georges Gachnochi et Beryl Cathelineau Villatte. Comme un accompagnement à ces œuvres de langage, nous pouvons nous persuader de la diversité de la gravure grâce aux œuvres de Michèle Joffrion, Judikaël, Véronique Laurent Denieul, Rem et Guy Braun.

Claude Vigée m'apprend au téléphone la mort, il y quelques jours, d'Hélène Péras, son amie de longue date, notre amie et membre de l'association. Je veux ici lui rendre hommage en rappelant le poète qu'elle était. Ses poèmes, empreints de nostalgie, dénotent une très délicate sensibilité. Ils sont très beaux. Je reproduis également l'entretien qu'Hélène m'avait accordé en 2008, dans le cadre de notre numéro de *Temporel* sur le thème de : « Poésie, existence, spiritualité ». Je voudrais citer finalement ces quelques vers. On trouvera le poème dans son intégralité dans ce numéro.

Si la peur de mourir
Devenait joie de vivre
Si la béance avide au plus profond de l'être
Craquait de plénitude
Si les murs de folie qui nous ont séparés
S'ébranlaient au fracas des clameurs suppliantes
Alors nous entrerions dans notre vérité
Chacun de nous conduisant l'autre
Jusqu'au seuil de lui-même.

Anne Mounic
Chalifert, 15-16 mai, juillet 2018.

P.S. : Nous apprenons, dans *Le Monde* du 7 juillet, lu avec retard, la disparition de Georges-Emmanuel Clancier à l'âge de cent quatre ans. Nous nous souvenons de lui lorsqu'il évoquait ses rencontres avec Claude Vigée à l'occasion d'une de nos après-midi poétiques et voulons saluer ici sa mémoire.

Nous étions les camarades des forêts pourtant,
Notre savoir ne reniait nulle nervure de l'herbe de la bête ou de l'âme
Aucune fidélité nous ne l'aurions méconnue
Et notre tâche aurait l'odeur de la terre l'été.
Une voix (1956) dans *Le Paysan céleste* (Paris : Gallimard Poésie, 2008, p. 130.)

